

Après la participation active et véritablement meurtrière du Guépéou dans les événements d'Espagne, je reçus de nombreuses lettres de mes amis, principalement de Paris et de New-York, concernant des agents du Guépéou qui furent envoyés de France ou des Etats-Unis au Mexique. Les noms et les photographies de ces messieurs furent transmis à temps, par moi, à la police mexicaine. La déclaration de guerre aggrava d'autant plus la situation, du fait de ma lutte irréductible contre la politique étrangère et intérieure du Kremlin. Mes déclarations et mes articles dans la presse mondiale — sur le démembrement de la Pologne, la faiblesse de l'armée rouge dirigée par Staline, etc. — furent reproduits à des dizaines de millions de copies. Le mécontentement en U.R.S.S. même va croissant. En raison de son passé révolutionnaire, Staline se souvient que la Troisième Internationale était infiniment plus faible au début de la première guerre mondiale que la Quatrième Internationale ne l'est à présent. Le déroulement de la guerre peut donner une puissante impulsion au développement de la Quatrième Internationale, également en U. R. S. S. C'est pourquoi Staline ne peut avoir manqué d'ordonner à ses agents d'en finir avec moi le plus vite possible.

DES PREUVES SUPPLEMENTAIRES

Des faits connus de n'importe qui et des considérations politiques générales démontrent ainsi indubitablement que l'organisation de l'attentat du 24 mai ne peut venir que du Guépéou. Il ne manque cependant pas de preuves supplémentaires :

1° Quelques semaines avant l'attentat, la presse mexicaine était pleine de rumeurs sur le regroupement d'agents du Guépéou au Mexique. Il y avait beaucoup de choses fausses dans ces rapports. Mais le fondement de ces rumeurs était exact.

2° Il faut noter précieusement l'exceptionnelle qualité technique de l'attentat. Le meurtre échoua seulement en raison d'un de ces hasards qui font partie intégrante de toute guerre. Mais la préparation et l'exécution de l'attentat sont étonnantes par leur méthodicité, leur efficacité et le nombre de participants. Les terroristes sont familiarisés avec les abords de la maison et sa vie intérieure ; ils sont équipés d'uniformes de police, d'armes, de scie électrique, d'échelles de corde, etc. Ils réussirent parfaitement à lier les policiers placés à l'extérieur de la maison, ils paralysèrent les gardes à l'intérieur par une correcte disposition des tirs, ils pénétrèrent dans la chambre de la victime désignée et tirèrent impunément durant trois à cinq minutes, lancèrent des bombes incendiaires et quittèrent le champ de bataille sans laisser la moindre trace derrière eux. Une telle entreprise dépasse les possibilités d'un groupe indépendant. On doit prendre note de la formation, de l'entraînement, des ressources considérables et de la sélection des exécutants. Cela, c'est le travail du Guépéou.

3° Correspondant strictement au système classique du Guépéou, est le soin avec lequel on cherche à dérouter l'enquête sur une fausse piste introduisant celle-ci dans la préparation de l'attentat lui-même. Pendant qu'ils ligotaient les policiers, les assaillants crièrent « Vive Almazan ! ». Ces clameurs artificielles et de mauvaise foi, la nuit, devant cinq policiers dont trois dormaient, visaient deux buts à la fois : pour distraire, ne serait-ce que pour quelques jours, l'attention de l'enquête à venir et la maintenir en dehors du Guépéou et de son agence au Mexique ; et pour compromettre les partisans d'un des candidats à la présidence. Tuer un opposant tout en rejetant la suspicion sur un autre, telle est la méthode classique du Guépéou, plus exactement de son inspirateur, Staline.

4° Les assaillants amenèrent avec eux plusieurs bombes incendiaires dont deux furent jetées dans la chambre de mon petit-fils. Les participants à l'attaque avaient donc l'intention, non seulement de tuer, mais aussi d'incendier. Leur seul but dans ce cas ne pouvait être que la destruction de mes archives. Ceci n'intéresse que

Staline étant donné que mes archives ont une valeur exceptionnelle dans ma lutte contre l'oligarchie de Moscou. Ce sont mes archives qui me permirent, en particulier, de démontrer que les procès de Moscou n'étaient que des machinations policières. Le 7 novembre 1936, le Guépéou, courant de gros risques, avait déjà volé une partie de mes archives à Paris. Il ne les oublia pas dans la nuit du 24 mai. Les bombes incendiaires sont ainsi une sorte de carte de visite de Staline.

5° Extrêmement caractéristique des crimes du Guépéou est la division du travail souterrain de conspiration, on menait une campagne ouverte de calomnies dans le but de discréditer la victime présumée. La même division du travail continue après l'accomplissement du crime : les terroristes se cachent, pendant que leurs avocats, à découvert, tentent d'orienter l'attention de la police dans le sens d'un faux procès.

6° Enfin, il n'est pas possible de ne pas porter attention aux réactions de la presse mondiale : les journaux de toutes les tendances partent du point de vue déclaré ou tacite selon lequel l'attentat est l'œuvre du Guépéou ; seuls les journaux stipendiés par le Kremlin et s'en tenant à des ordres soutiennent une version différente. C'est une pièce irréfutable d'évidence politique !

LE 27 MAI — TOURNANT DE L'ENQUETE

Le matin du 24 mai, les représentants de la direction de la police me demandèrent ma collaboration pour résoudre le problème. Le colonel Salazar et des dizaines d'agents s'adressèrent à moi, de la manière la plus amicale possible, pour obtenir des informations diverses. Ma famille, mes collaborateurs et moi-même firent tout ce qui était en notre pouvoir.

Le 25 ou le 26 mai, deux agents de la police secrète me déclarèrent que l'enquête était sur la voie juste et il était déjà de toutes façons « prouvé qu'il s'agissait bien d'une tentative d'assassinat ». Je fus étonné. Après tout, était-il nécessaire de le prouver ? Je me demandais précisément *contre qui* la police avait à prouver que l'attentat était bien un attentat ? En tous cas, jusqu'au soir du 27 mai l'enquête, pour autant que j'en pouvais juger, était dirigée contre les assaillants inconnus et non contre les victimes de l'attentat. Le 28 mai, je transmis au colonel Salazar une preuve, qui, comme la troisième étape de l'enquête le démontra, était de la plus grande importance. Mais à ce moment-là, à l'ordre du jour se trouvait inscrite une seconde étape que je n'aurais jamais soupçonnée, c'est-à-dire une enquête dirigée contre moi et mes collaborateurs.

Pendant la nuit du 28 mai, un changement complet et brutal dans l'orientation de l'enquête, et dans l'attitude de la police envers ma maison fut préparé et accompli. Nous fûmes immédiatement entourés d'une atmosphère d'hostilité. Que se passait-il ? nous demandions-nous embarrassés. Ce tournant n'a pu se produire par lui-même. Il devait y avoir des raisons concrètes et impératives. Pas même un semblant de fait ou de date qui puisse justifier un tel tournant dans l'enquête ne s'était révélé ou n'aurait pu se révéler. Je ne peux trouver d'autre explication à ce tournant que l'énorme pression exercée par l'appareil du Guépéou, s'appuyant sur tous ses « amis ». Derrière la scène, un véritable coup d'état s'était produit. Qui l'avait dirigé ?

Ici s'insère un fait qui pourrait sembler insignifiant, mais qui mérite la plus sérieuse attention. *El Popular* et *El Nacional* publièrent le matin du 27 mai une histoire identique : « M. Trotsky se contredit », qui m'imputait des contradictions sur la question de ma conduite durant la nuit du 24 mai et pendant le moment même de l'attentat. Cette histoire que je laissai passer sans y faire attention pendant ces heures d'agitation, était une pure invention du commencement jusqu'à la fin. Qui procura cette nouvelle aux journaux « de gauche » ? C'est une question d'une importance capitale. On se